

tentissements, il apporte ses silencieux avertissements ; et, si nous sommes incapables de les déchiffrer et de leur obéir, mal nous en prendra. Oui, certes, et il n'est pas de péché qui soit plus cruellement payé par les hommes et les nations que celui-là même qui renferme et présuppose en réalité tous les genres de péchés, celui-là même que nos ancêtres, dans leur piété, nommaient *aveuglement judiciaire*, et que nous-mêmes, avec nos habitudes de légèreté, nous pouvons encore nommer *fausse appréciation de l'époque*, stupide révolte contre ses révélations et ses véritables injonctions, stupide dévouement, actif ou passif, aux faux semblans de ces réalités et aux mensonges en circulation. Cela est vrai de tous les temps et de tous les lieux."

C'est par ces paroles que M. Carlyle ouvre une série de pamphlets qu'il a commencée avec 1850, et qu'il appelle *Latter-Day Pamphlets* (pamphlets des derniers jours) (1). Tous ces écrits nous transportent si loin des opinions usuelles, tous développent les conséquences d'une si longue suite de réflexions, qu'il ne saurait être question de les analyser ici un à un. Les deux premiers d'ailleurs nous dispensent de cette tâche : ils renferment les idées-mères de toutes les pensées de l'auteur, ils renferment surtout son vrai génie. Dans ses autres pamphlets, sa haute intelligence ne l'abandonne pas sans doute ; mais peut-être y montre-t-elle davantage ses limites, et souvent on a plus de peine à l'y saisir à travers les conclusions exclusives auxquelles elle s'est laissée entraîner, parce que, tout en pénétrant des secrets inconnus à la foule, elle n'a pas tenu compte de mille nécessités que d'autres avaient su comprendre.

Le premier des *Latter-Day Pamphlets* s'adresse aux démocrates, qui demandent que tous aient une part égale dans la direction des affaires, quelles que soient leurs incapacités ou leurs capacités ; le second est dirigé contre les philanthropes, qui réclament pour tous une part égale de jouissances, quoi qu'ils puissent faire ou ne pas faire. Au fond de ces deux utopies, il n'est pas difficile de reconnaître la même illusion. Sous deux faces différentes, c'est toujours le fatal esprit de théorie qui marche aveuglément à la suite de l'idéal, qui toujours commence par se demander uniquement ce qu'il peut rêver de mieux, et qui borne sa sagesse à choisir tel moyen plutôt que tel autre pour atteindre le but qu'il a d'abord fixé, sans compter avec l'impossible. Cette philosophie-là n'est pas neuve : elle est vieille comme l'étourderie. Autrefois elle cherchait l'éternelle vérité religieuse, maintenant elle cherche la société-modèle, où il ne sera plus besoin d'être apte à remplir un rôle pour le jouer, ni de semer pour recueillir. Au fond, sa présomption n'a pas changé, seulement elle porte un autre costume, celui du jour. Charles Lamb disait des médecins que "chacun d'eux adoptait une partie du corps, les poumons, la rate ou n'importe quel organe auquel il attribuait tout ce qui pouvait aller de travers dans l'économie animale." Chaque époque a ainsi son idée fixe, sa pensée à l'usage de ceux qui ne peuvent pas penser par eux-mêmes, ses tendances à l'usage de ceux qui n'ont point d'entraînement à eux. Notre idée fixe à nous, c'est le culte des masses. Tout ce qui nous déplaît, tout ce que nous sommes disposés à attaquer, nous l'attaquons au nom des masses et comme une violation des droits

des masses. Si nous avons un système, si nous tenons à nous croire capables d'accomplir quelque miracle, vite c'est la démocratie qui se chargera de l'accomplir. La démocratie est notre réponse à tout. Pour l'historien, elle est la philosophie de l'histoire ; pour le philanthrope, elle est philanthropie toute faite ; pour le romancier, elle est le roman à succès. Nous n'avons plus besoin de rien examiner ; il est convenu d'avance que toute bonne chose, morale, science, civilisation, n'est venue que du peuple et ne peut venir que de lui.

Il y a longtemps déjà que M. Carlyle a pris position devant cette folie du jour. Parmi ses ouvrages, il en est un qui a pour titre : *Le Culte des héros*. Je ne m'étonnerais pas si plus tard ce livre devait faire date, comme le point de départ d'une nouvelle période intellectuelle, d'une nouvelle manière d'envisager et d'expliquer les faits sociaux. L'influence qu'il a exercée sur l'Angleterre, est immense ; par l'Angleterre, il a agi sur toute la famille des nations. L'Amérique, l'Allemagne, l'ont reproduit sous d'autres formes, et nos révolutions lui préparent encore bien plus de prosélytes.

*Le Culte des héros*, ce titre seul indique toute une théorie nouvelle de l'univers. Le mérite de M. Carlyle, c'est d'avoir senti et révélé le rôle nécessaire des supériorités, des *organes articulateurs*, pour emprunter le langage de l'écrivain anglais. D'autres avaient pu le sentir avant lui ; mais ils n'avaient pas été aussi profondément dominés par cette impression. Chez lui, elle a été constante : elle s'est exprimée dans toutes ses pensées ; sa nature à lui, si je puis ainsi parler, est de voir dans tous les phénomènes de nos sociétés, dans toutes les idées qui s'y expriment ou s'y réalisent, non plus l'œuvre des masses, qui les répètent ou servent à les exécuter, mais l'œuvre du penseur chez qui elles ont pris naissance. Un des premiers peut-être, il a nettement compris que l'humanité croissait et se développait d'après des lois toutes contraires à celles que rêvait la philosophie officielle ; un des premiers, il a éloquentement indiqué comment les nations étaient des corps composés d'organes dont quelques-uns seulement étaient faits pour penser ; comment en toute chose, en médecine, en morale, en politique, le progrès ne s'accomplissait que chez certains êtres d'élite, comment enfin le monde en bloc ne marchait que parce que les conceptions des sages se faisaient lois, opinions, journaux, etc., pour diriger la foule et l'amener à croire ce qu'elle n'eût jamais pu découvrir, à respecter ce dont elle n'eût jamais pu reconnaître la nécessité et l'utilité, à craindre et à éviter ce dont ses yeux n'auraient jamais su apercevoir les dangers. Tandis que l'Europe entière n'avait d'admiration que pour l'indépendance, M. Carlyle a passé sa vie à glorifier l'obéissance et la foi ; il a compris et il a dit que la docilité était, sous un autre nom, la faculté d'apprendre ou de profiter de la science d'autrui ; tous ses ouvrages, en un mot, sont un hommage rendu à l'invisible protection que le créateur étend sur les masses, et un plaidoyer pour demander que leur règne arrive. A ses yeux, les lumières répandues dans les sociétés ne peuvent leur profiter qu'à une condition : il faut que chacun fasse son métier, que chacun exerce les aptitudes qu'il a, que chacun exerce les aptitudes qu'il possède, et qu'au lieu de décider sur tout, il apprenne à s'en rapporter à ceux qui en savent plus que lui.

Toutes ces idées, nous allons les retrouver dans

(1) "Latter-days," expression biblique qui correspond à ces mots de la Vulgate : "novissimorum temporum." Certains sectaires sont désignés sous le nom de saints des latter-days.